

Chroniques

2. Le théâtre **Le héros, l'anti-héros et le dramaturge**

Jacques Bobet

Volume 2, numéro 5 (11), septembre–octobre 1960

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/59778ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Bobet, J. (1960). 2. Le théâtre : le héros, l'anti-héros et le dramaturge. *Liberté*, 2(5), 301–306.

2. LE THEATRE

Le héros, l'anti-héros et le dramaturge

Je présente ici aujourd'hui un plan d'économie politique qui déborde de beaucoup le cadre d'une simple chronique théâtrale, et que j'adresse modestement à tous les gouvernements intéressés. Il s'agit, ni plus ni moins, que d'utiliser rationnellement, pour la première fois dans l'histoire du monde, et d'intégrer utilement à nos civilisations, les deux éléments les plus *invivables*, les empoisonneurs parfaits et irréductibles: le héros militaire et l'artiste.

Réglons d'abord son compte à l'artiste. Qu'il soit *invivable* je n'en veux pour preuve que la pétition circulant actuellement en France à la suite du procès Jeanson. Rien de tout-à-fait comparable ne s'était vu depuis l'affaire Dreyfus et les écrits intempestifs d'Emile Zola! Les écrivains auraient pourtant dû comprendre que certaines plaisanteries sont de mauvais goût, lorsque le prestige de l'Armée est en cause? ! Eh bien, non, ils recommencent. Ils *remettent ça*, et cette fois, en toute connaissance de cause. De mauvais esprits iront maintenant jusqu'à dire que les artistes ont un parti-pris contre les militaires.

Vienne la guerre, et le monde de l'artiste s'écroule. Ses père, mère, et amis bien placés assiègent les bureaux de recrutement pour essayer de leur trouver ce qu'on nomme, en termes officiels une *affectation* raisonnable; de préférence dans les services auxiliaires, ceux qui ont une petite chance de ne pas être trop exposés. C'est ce qu'on nomme aussi, en termes moins officiels, *une planque*. Le planqué justifie sa position de la façon suivante:— "L'artiste est le dépositaire des véritables valeurs civilisatrices; la guerre, au contraire, représente infailliblement pour une civilisation un coup de frein et même un grave recul; par conséquent, s'il est quelqu'un qu'il faut sauver à tout prix, quelqu'un dont on aura éminemment besoin après la guerre, c'est moi."

Tout ceci fait que les artistes, en paix comme en guerre, sont des gens "à histoires".

Le cas du héros militaire vaut sans doute qu'on s'y attarde plus longuement. Le héros militaire, la guerre terminée, est généralement inassimilable. Il ne se résorbe que rarement de lui-même. C'est une des horreurs de la paix. Combien de nations, à la fin de la guerre, se sont retrouvées avec deux ou trois héros militaires fichés dans leur gosier comme autant d'arêtes de poisson. Le héros est très bon pour le moral de l'arrière; très bon également pour le moral des troupes. L'ennui, c'est qu'il ne meurt pas toujours à temps. Voici l'exemple classique du jeune Horace, tel qu'immortalisé par Corneille. Il est un peu *fendant*, un peu blouson de cuir. Il conduit son

char (romain) trop vite dans les rues; il aime un peu trop jouer avec des épées; mais le vieil Horace secoue la tête avec indulgence. Il doit exister une expression romaine qui signifiait déjà, à cette époque-là, :— *He is good stuff*. La guerre arrive, le combat crucial est annoncé, Horace se fait admirer tant qu'ont duré ses frères, mais une habile ruse lui permet au dernier moment d'expédier dans l'au-delà son petit futur beau-frère et ses scrupules humanitaires. Il revient: c'est le héros militaire type. On ne peut plus lui parler; il a des idées toutes faites sur la vertu, l'amour et la conduite de la cité. Il est complètement incapable de s'adapter à la vie civile. Il ne se *résorbe* pas, et dans un beau moment d'exaltation patriotique dont on n'a plus que faire, il passe dans la coulisse et tranche la gorge de sa soeur avec les armes de la victoire. Tout le problème est là.

Qu'on songe maintenant à Jeanne d'Arc, Que serait-il arrivé, si la petite bergère de Domrémy n'avait pas connu la fin pitoyable que l'on sait? . . . Imaginez un peu la vie du jeune Charles VII, ayant à gouverner, au jour le jour, pendant des années, une fois la paix revenue, avec une Jeanne d'Arc bien en vie quelque part dans le royaume de France! Imaginez les coassements des courtisans, des envieux, des factieux. A la moindre algarade, au premier détressement de quelque convoi par les brigands de quelque forêt, on n'aurait entendu qu'un cri: "—Jeanne d'Arc! Qu'on aille chercher Jeanne d'Arc! Ah! lorsque Jeanne d'Arc était là!" Et on entend d'ici les cris des manifestants de l'époque descendant les Champs-Élysées d'alors, aux cris de "Jeanne d'Arc, au pouvoir!" Le Roi Charles en serait devenu fou! Fatalement il en serait venu à la solution classique:— "Un bon couvent me répondra de ton silence". . . Entendons-nous bien: un couvent dont on ne sort pas.

Mais on ne peut tout de même pas instituer, à la fin de chaque guerre, de grands autodafés où chaque pays, au son des *Te Deum*, brûlerait ses généraux trop célèbres, et ses militaires trop décorés. Ce serait un rite très noble, sublime, qui frapperait à coup sûr l'imagination des foules, qui terminerai dignement les holocaustes qui l'auraient précédé, mais tant qu'il y aura d'autres solutions, il faudra les essayer.

Reste que les gouvernements, donc, se retrouvent à la fin des guerres, avec ses héros militaires très mal assimilés. Les solutions apportées à ce problème jusqu'à maintenant sont plutôt gauches. On pousse le héros à écrire ses Mémoires. Moins il en est capable, et plus il y passera de temps. C'est toujours autant de gagné! On le pousse à s'intéresser aux bonnes oeuvres. On l'engage à faire des tournées de conférences à travers le monde; dans les cas extrêmes, les cas absolument irréductibles, on les nomme Présidents de quelque chose; d'une grande compagnie; d'une commission dont le travail risque de s'éterniser; d'une République, à la rigueur. Mais c'est faire de gros sacrifices, et peu de gouvernements les font de gaieté de coeur. La confusion des pouvoirs, civils et militaires, qui s'ensuit dans les faits et dans l'esprit des gens est déplorable dans une démocratie qui se respecte. Gauche, très gauche, comme solution!

Or, (voyez l'ironie de la condition humaine!) il n'existe dans toute société qu'un seul homme capable d'ingurgiter un héros militaire et de le régurgiter sous une forme assimilable pour les civils: c'est l'artiste! Tout héros militaire, toute période de la vie d'un peuple, passe à l'histoire après, —et seulement après—, que les artistes l'ont assimilée et restituée au public sous une forme acceptable. Il est ainsi des substances que l'organisme se refuse à digérer tant qu'elles n'ont pas subi l'action de tel suc gastrique. De même pour le héros militaire: c'est l'artiste qui est son suc pancréatique. Historiographes, peintres, romanciers, poètes (O Corse aux cheveux plats! . . .) sculpteurs, architectes, tous s'attaquent au héros. Comme autant de fourmis, comme autant de nécrophores, ils le sucent, le palpent, le tâtent, le vident de sa substance, et finalement l'enterrent dans un tombeau que construisirent les meilleurs architectes, pendant qu'on récite des Odes qu'écrivirent les meilleurs poètes, au son des Marches funèbres que composèrent les meilleurs musiciens. Le tour est joué. Le héros militaire passe à la postérité. Il est exorcisé.

Revenons maintenant plus précisément au théâtre. Les auteurs dramatiques devraient adorer les héros militaires: c'est à eux qu'ils doivent une part majeure de leur inspiration. En fait, le guerrier et le dramaturge s'avancent au fil du temps, la main dans la main. L'union tant critiquée du sabre et du goupillon n'est rien à côté de celle du sabre et de la plume! On en voit facilement les raisons.

Qu'on songe aux principes élémentaires de la construction dramatique. L'unité de lieu, tout d'abord. Depuis la plus haute antiquité le héros militaire s'est littéralement mis en quatre pour procurer aux dramaturges des unités de lieu parfaites. Il y eut, bien sûr, le défilé des Thermopyles. Peut-on rêver d'une concentration plus parfaite pour l'action dramatique? Roland à Roncevaux; Bayard au pont du Garigliano; Horace dans l'enclos du combat singulier; Le Cid sur le rivage où débarquent les Maures; Bonaparte au pont d'Arcole; on n'en finirait pas de déceler cette affinité profonde du guerrier avec un lieu dramatique précis, affinité que les dramaturges apprécient à sa juste valeur. A noter que Jeanne d'Arc n'a peut-être pas fait tous les efforts désirables à ce sujet: Domrémy, Chinon, Orléans, Compiègne, Rouen! L'essence du "sujet dramatique Jeanne d'Arc" exige une construction en tableaux dont les auteurs se sont généralement assez mal accomodés. Mais, règle générale, le guerrier offre des unités de lieu admirables. Il offre aussi un ressort dramatique, une possibilité de renversements et de coups de théâtre inégalés. Rodrigue et Chimène s'adorent. C'est bon pour une grande scène, deux au plus, mais certainement pas pour une tragédie et cinq actes. Mais Dieu merci, Rodrigue a du coeur, tout autre que son père l'éprouverait sur l'heure: Don Gormas, par exemple, le père de Chimène. Pour un coup d'essai, c'est un coup de maître; c'est aussi un fameux coup de théâtre! Rodrigue estourbit le père de sa bien-aimée. Chimène ne sait plus sur quel pied danser. La moitié de son coeur a mis l'autre au tombeau. C'est une situation qui, de nos jours, amènerait l'intervention d'un psychanalyste. C'est un si beau cas de "split

personality!" Voilà un troisième acte qui s'annonce bien. Mais le héros ne s'en tient pas là: les Maures l'attendent sur le rivage. Autre exploit militaire, autre renversement de la situation; encore un acte de sauvé! Mais, ici encore il faut noter que la réadaptation de Rodrigue à la vie civile se présente très mal. "Laisse faire le temps, ta vaillance et ton Roi" dit le monarque. Que voilà bien une de ces phrases qui sentent l'administration à plein nez, la faiblesse du pouvoir civil, le compromis et les ennuis à venir. Triste problème pour le Roi, mais superbe sujet pour un dramaturge! Ce même Rodrigue (ou si ce n'est lui, c'est son proche parent) donnera encore sa substance aux quatre journées du Soulier de Satin. Et quand je dis: "sa substance", c'est littéralement qu'il faut l'entendre. A la fin de la quatrième journée, il a perdu sa jeunesse, sa santé, les lauriers dont sa tête fut si couverte, une bonne part de ses facultés mentales, et l'une de ses jambes. Exsangue et traînant son pilon, il a tout donné à la cause dramatique! Voilà un beau cas "d'assimilé à mort".

Conclusion: Le héros militaire et l'artiste, pris séparément, représentent un problème lancinant pour les pouvoirs publics; ils représentent, par contre, des collaborateurs inévitables dans l'histoire des civilisations; et seul l'artiste peut accomplir ce tour de force qui consiste à réintégrer le militaire dans la vie civile. Je pense donc qu'au début de chaque guerre, le gouvernement devrait réunir les artistes de toutes disciplines, les constituer en corps spéciaux, qu'on pourrait appeler: "Compagnies d'intégration anticipée", (C.I.A.), et les affecter dans tous les Quartiers généraux, avec mission de préparer immédiatement, sur place, à l'avance, les odes, les films, les statues, les pièces de théâtre, les marches militaires qui permettront aux héros de passer à la légende, du jour au lendemain, en sautant à pieds-joints par dessus cette déplorable période de réadaptation, cette "période de recul" comme disent les artistes, durant laquelle tout le monde est si malheureux. Au lieu de l'ancien "triomphe" romain, ou des "ticker-tape parades" à l'Américaine, —ces efforts incertains et toujours infructueux pour faire comprendre aux héros que leurs beaux jours sont passés—, au lieu surtout de ces horribles autodafés dont je parlais précédemment et qu'on n'ose pas recommander, on aurait une splendide explosion artistique dans tout le pays, une immense griserie théâtrale, musicale, plastique; la civilisation repartirait sans une seconde de retard et les héros prendraient, de leur vivant, la place qu'ils finiraient toujours par prendre dans les arts. Économiquement, l'opération serait fructueuse; elle aiderait à la reprise des affaires; on vendrait partout: "La complainte de MacArthur"; la "Geste de Charles le Grand", (ce ne sont que des exemples) et on pourrait même réserver un pourcentage des bénéfices aux héros mis en cause ce qui adoucirait sensiblement le choc de la réadaptation à la vie civile.

Mieux encore, on devrait assigner aux Compagnies d'intégration anticipée (C.I.A.) la mission de préparer les guerriers à prendre part "eux-mêmes" à ces manifestations. A Monsieur St-Laurent, (c'est du couturier français que je parle ici, celui qui semble avoir tant de mal à s'adapter à la vie sous les drapeaux) on demanderait de guider ce goût latent que les hé-

ros ont pour ces petites touches d'habillement personnelles qui sauvegardent la dignité de l'uniforme tout en laissant sa place à l'originalité. Il serait entendu que les généraux, durant leurs heures creuses, apprendraient par exemple quelques principes d'harmonie et de contrepoint, le maniement de la flute à bec; les principes de la diction théâtrale (qui ne sont pas ceux du champ de manoeuvres) les éléments de l'art dramatique et de l'art épistolaire. Peut-être même, — mais là j'ai peur qu'on m'accuse d'être utopique —, un peu de piano pour pouvoir s'accompagner eux-mêmes après la guerre. Hanon et Philipp à côté de Clausewitz. Qui ne voit combien les problèmes d'après-guerre en seraient facilités?

Seul et triste dans son coin, le Canada aurait toutes les chances de ne pas participer à cette euphorie générale.

La dernière guerre, pourtant, comme dans tous les autres pays a entraîné l'apparition du guerrier dans la dramaturgie canadienne. Le nombre de militaires qui ont traversé nos scènes est même assez surprenant. C'est bien le même processus que dans tout autre pays: les écrivains n'ont pas pu continuer d'écrire sans assimiler au préalable, et redonner au public cet événement énorme que fut la guerre et la présence de guerriers dans toutes les familles. Mais ce n'est pas le héros qui a fasciné les auteurs canadiens, c'est l'anti-héros. Ce n'est pas Cyrano, c'est l'anti-Cyrano, c'est le *Simple soldat*, c'est *Ti-Coq*, et leurs problèmes de réadaptation à la vie civile semblent tout aussi douloureux que ceux des héros. Et ceci, il n'était pas mauvais qu'on nous le rappelle.

Nous n'aurons sans doute pas les beaux drames empanachés d'une autre époque et d'une autre littérature, mais, justement, peut-être en existe-t-il assez de ces drames-là. Il est très bon, très salubre sans doute, qu'on passe une fois pour toutes au chapitre suivant. Il y eut bien le simple soldat qui apparaît dans l'Aiglon de Rostand et qui prend la parole au nom "des petits, des sans-garde", mais qu'on lui donne des galons, à celui-là, et il sera aussi insupportable que nos plus beaux porteurs de sabre et de panache, et il n'aura rien d'autre à dire que ce qu'ils disent tous.

Il me semble que c'est tout autre chose que nous dit le simple soldat deuxième classe canadien. Il me semble qu'il nous dit, entre autres choses, que le temps des héros à panache, des héros adossés à la tête du pont, des héros qui défendent seuls l'avenir de tout un peuple, est fini, bien fini, et que le Canada, sans avoir rien à regretter, est passé par-dessus cette étape-là à pieds-joints.

Que le Canada a bien connu son époque héroïque, lui aussi, et qu'en somme, rien n'interdirait de voir apparaître à la scène les héros de la colonisation, mais que tout ceci s'est assez mal terminé dans les affres du Traité de Paris, et qu'il vaut peut-être tout autant passer l'éponge. Cette fin malheureuse teinte de trop de regrets les plus beaux exploits de l'époque. Que c'est un peu comme si quelque chose s'était brisé: la fibre héroïque, peut-être, et que les guerres qui suivirent la colonisation n'ont guère réussi à la

retendre. On y est allé sans excès de zèle, on en est revenu sans excès de fierté. C'est peut-être dommage pour les beaux-arts, mais tel se présente le guerrier canadien face à son public: solidement retranché derrière le bar et non plus le dos au mur; très peu pressé de partir en première ligne, et très peu désireux de rester longtemps loin des siens.

Franchement, si le guerrier canadien est bien tel qu'on nous le présente à la scène, il est assez sympathique, et il demeure encore dans le monde quelque espoir de paix.

Jacques BOBET